24 heures en Afrique de l'Ouest

Dans le quotidien des adolescent-e-s et jeunes

LE FONDS FRANÇAIS MUSKOKA
Réduire la mortalité maternelle, néonatale et infantile

UNFPA

Soixante-cinq pour cent (65%) de la population en Afrique de l'Ouest et du Centre a moins de 24 ans aujourd'hui. 200 000 millions de jeunes, qui représentent tant un défi qu'une richesse pour cette région en pleine mutation.

Entre octobre et décembre 2017, le photographe Vincent Tremeau est parti à la rencontre d'adolescent(e)s et de jeunes âgés de 13 à 24 ans au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Mali et en Guinée. Ils nous livrent leur quotidien, rythmé par les défis auxquels ils sont chacun confrontés, le regard toujours tourné vers l'avenir.

L'UNFPA avec le soutien des Fonds Français Muskoka œuvre depuis 7 années en faveur de la santé sexuelle et reproductive des adolescents et jeunes.

"Je vous invite à découvrir ces recueils de vie d'une intensité rare qui nous transportent dans le quotidien des adolescents et jeunes de la région. Leurs blessures, leurs vulnérabilités, mais aussi leurs rêves, leurs espoirs et leurs immenses talents sont une formidable leçon et une source de motivation qui doit guider notre action.

Permettons à ces jeunes d'exploiter leur plein potentiel, investissons dans leur développement et épanouissement et accompagnons-les à être les acteurs du changement de la région."

Mabingue Ngom
Directeur Régional pour l'Afrique de l'Ouest et du Centre du Fonds des Nations Unies pour la Population (UNFPA)

1er Novembre 2017. Dakar, Sénégal.

Une jeune fille travaille tôt le matin dans un restaurant local dans le quartier de Ngor.

SEN RESTAURANT KEUR KHADIM
KEUR KHADIM
Couscous.
YASSA
CAFE
PIZZA
CREP
SIMPLE UNISEX
LAMPE FALL

31 octobre 2017. Dakar, Sénégal.

Mohamed Keïta, 24 ans, fait son jogging sur la plage de Yoff le matin de bonne heure.

Mohamed est originaire d'Abidjan (Côte d'Ivoire) et vit au Sénégal depuis son plus jeune âge. Tous les matins il commence sa journée en allant faire du sport sur la plage de Yoff, proche de chez lui, comme des centaines de jeunes à Dakar.

31 octobre 2017. Dakar, Sénégal.

Mohamed regarde avec sa grand-mère une rediffusion de la série "C'est la vie" dont il est l'un des acteurs principaux.
La série connaît un succès important au Sénégal et en Afrique de l'Ouest, étant diffusée à la télévision sur plusieurs chaînes nationales.

« C'est la vie est une série parlant des problématiques que vivent les gens au quotidien dans un quartier populaire d'Afrique. J'incarne Julien, un jeune footballer du quartier qui veut réussir dans la vie. Il fait dans la série ce que beaucoup de jeunes font dans la vraie vie pour s'en sortir, à savoir travailler pour gagner un peu d'argent et s'acheter des choses sans demander aux parents quoi que ce soit.

A mes côtés il y a Rachel, mon amoureuse dans la série, qui elle aussi vit des problématiques dans lesquelles beaucoup de jeunes vont se retrouver, tel que le harcèlement, la sexualité et la santé, la corruption… c'est la vie quoi ! Ce qu'il se passe dans la vie de tous les jours en somme.

Ma mère et ma grand-mère sont vraiment fans de la série! »

31 octobre 2017. Dakar, Sénégal.

En dehors de son rôle à l'écran, Mohamed souhaite un jour passer derrière la caméra. Il est actuellement étudiant en deuxième année dans une école audiovisuelle à Dakar.

Son rôle dans la série lui a assuré un revenu lui permettant d'être autonome, et travailler à son propre avenir.

4 novembre 2017. Popenguine, Sénégal.

Mamadou Faye, 20 ans, discute avec sa grand mère avant de partir au champs.

« Quand je ne suis pas en cours je vais cultiver mon champ, je cultive du mil et des arachides. Toutes les récoltes sont pour la famille. A côté de mon champ il y a celui de mon père, et celui de mon grand-père. C'est ce dernier qui m'a tout appris. La culture dure 3 mois, et le reste de l'année on fait du commerce. Ma mère, elle, vend des mangues au bord de l'autoroute.

C'est ma grand-mère qui me donne des conseils sur la vie. Je n'ai pas encore de petite copine, officiellement, mais elle me conseille de rester sage, et de ne pas faire n'importe quoi avec les filles, d'être un homme bien et d'avoir des objectifs dans la vie. Je ne connais pas l'âge de ma grand-mère, chez nous c'est comme ça. »

3 novembre 2017. Mbour, Sénégal.

Sanou, 18 ans, traîne en face de chez elle avec son frère et ses amis. Sanou est en classe de 1ère au Lycée Demba Diop de Mbour. Sanou partage son temps entre les cours, sa famille et ses activités extrascolaires.

Durant son temps libre, elle est volontaire au Centre Conseil pour Adolescents de Mbour, où elle conseille après les cours les jeunes sur les questions relatives à la santé sexuelle et reproductive.

A.I.N.R.D

3 novembre 2017. Mbour, Sénégal.

Sophie, 16 ans, est en classe de 3ème au collège à Mbour. Cet après-midi elle assiste à un cours d'économie familiale dispensé par Sanou, qui éduque les adolescents en santé sexuelle, deux fois par semaine.

« Avec Sanou, cela fait 11 ans qu'on se connaît. Elle me donne des conseils souvent, et m'encourage à travailler et poursuivre mes études. Ses cours m'intéressent beaucoup car ils parlent de choses dont on ne parle pas en famille. »

BIG DAY
IS
BIG

5 décembre 2017. Bamako, Mali.

Astan est en classe de Terminale au Lycée Sekotra de Bamako.

Etant la seule fille de la famille à être scolarisée, les espoirs se concentrent sur elle. Elle est la plus jeune de sa classe, et en cette année de Baccalauréat, elle passe son temps entre l'école, la maison, ses amies… et les réseaux sociaux.

5 décembre 2017. Bamako, Mali.

Astan lit son cahier de classe en tenant dans les bras son petit frère, en compagnie de sa grand-mère chez elle durant la pause de midi.

« Mes parents me disent que si j'ai le Bac, ce serait une fierté pour eux. Je veux avoir le Bac, afin que ma vie ne dépende de personne d'autre. Toute la famille me pousse à réussir, car je suis la seule fille à être allée à l'école. Je ne veux jamais dépendre d'un mari. Il y a beaucoup de filles mariées dans mon quartier, et qui ont aussi 16 ans.

Chacun peut décider de ce qu'il veut faire de sa vie, mais me marier aussi jeune n'a jamais fait partie de mon projet ! Je veux avant tout le Bac pour être autonome. »

5 décembre 2017. Bamako, Mali.

Kadiatou prend un selfie avec sa sœur Astan dans leur salon, durant la pause de midi, en train de regarder une série à la télévision.

« Les mentalités changent. Les réalités d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes qu'au temps de nos parents. La jeunesse évolue.

Mes parents veulent que j'étudie seulement. Une jeune fille ici ne doit pas sortir avec un mec qui n'est pas son mari. Ça ne se fait pas. »

5 décembre 2017. Bamako, Mali.

Seydou, 18 ans, se prépare de bon matin pour se rendre en cours. Un jour, Seydou voudrait devenir acteur de théâtre, mais avant ça il faut passer le Bac cette année. Il est en Terminale L au Lycée Sekotra de Bamako.

« Mon père m'a dit que c'est à moi de décider ce que je veux faire dans la vie. Ma maman, son souhait c'est que j'aie le Bac, après je pourrai faire tout ce que je veux dans la vie.
Alors après la Terminale, je veux devenir un artiste/comédien, je veux faire du théâtre. On peut faire passer beaucoup d'idées grâce au théâtre. »

5 décembre 2017. Bamako, Mali.

Seydou (à droite) étudie au lycée Sekotra de Bamako.

« C'est durant un cours sur la santé sexuelle et reproductive l'année dernière que j'ai voulu mieux connaître mon sang. A l'école j'ai entendu qu'on faisait des tests gratuits dans le cadre d'un projet pour les jeunes. J'ai mis deux semaines à me décider à venir le faire tellement j'avais peur, et puis mon ami qui voulait le faire m'a un peu forcé à venir avec lui. En fait je ne savais pas que le préservatif pouvait m'empêcher d'avoir le VIH, c'est au centre des jeunes qu'on me l'a expliqué.

Le lendemain du test je suis revenu au centre avec mon ami. Le monsieur m'a dit que le résultat était confidentiel et à ce moment là j'ai eu très peur, j'étais sûr qu'il allait me dire que j'étais positif. Et quand il m'a dit que je n'avais pas le VIH, toute cette peur s'est transformée en joie, j'étais trop heureux. Il m'a dit que le résultat est confidentiel, alors avec mon ami on ne s'est rien dit. Il ne m'a pas dit son résultat et je ne lui ai pas dit le mien. On n'en a jamais reparlé. Cette expérience-là a changé ma vie. »

5 décembre 2017. Bamako, Mali.

Lorsqu'il n'est pas en cours, Seydou retrouve ses amis du quartier au « grain », ce lieu informel où ils se retrouvent entre jeunes, pour discuter de tout et de rien.

« Quand je quitte l'école, tous les soirs vers 17-18h je retrouve mes amis au grain à côté de chez moi. On reste ensemble pendant 1 à 2h, on est généralement un groupe de 8-10 personnes. On est tous des amis du quartier. Certains vont à l'école, d'autres travaillent car ils ont abandonné l'école depuis longtemps. Ils me parlent même des causes de leur abandon, et des conséquences aussi. On parle de tout : des filles, de l'actualité, de n'importe quoi. C'est le grand-père qui nous paie le thé. »

4 décembre 2017. Bamako, Mali.

Des jeunes filles jouent au basketball dans un centre pour jeunes de Bamako, le soir après les cours.

Génie Militaire
(Ex-Base Aé enne)
Infirmerie de la Base
Tel: 222-54-16
100 % Jeu
Pour être bra
www.100poure
44 MD

anché, sois protégé
ieune.org
PSI Mali

Orange

8 décembre 2017. Bamako, Mali.

Zeïna, 20 ans, écrit au bord du fleuve Niger, un lieu où elle vient trouver l'inspiration.

Zeïna est étudiante au conservatoire de Bamako en section multimédia. Elle écrit et slame, sur le quotidien des femmes au Mali, sur son quotidien personnel aussi. Elle voudrait poursuivre ses études dans la réalisation au cinéma, mais le cursus n'existe pas encore à Bamako.

« Le cinéma comme la poésie ou le slam, te permettent de dire des choses que généralement tu ne peux pas exprimer à cause des parents, comme par exemple l'amour, les bêtises… pour cela, la société malienne ou africaine est très différente de l'Occident : il y a certaines choses dont on ne peut pas discuter avec ses parents.

Aujourd'hui j'écris pour dénoncer des choses de la société. J'écris sur la souffrance, les violences faites aux femmes, l'excision. C'est une triste réalité ici. On a longtemps considéré que les femmes étaient juste faites pour s'occuper de la famille, mais pas pour s'insérer dans la vie sociale. »

6 décembre 2017. Région de Sikasso, Mali.

Assise à l'ombre d'un manguier, Aminata, 21 ans (à gauche), s'occupe de sa fille, aux côtés de ses belles-sœurs, elles aussi avec leurs enfants.

Aminata a accouché il y a 4 jours seulement de son deuxième enfant.

« Quand j'étais enfant j'ai été excisée, mais c'est tabou d'en parler. Ils ont fini par interdire cette pratique et je suis très contente de savoir que cela n'arrivera pas à ma fille, ainsi elle restera en bonne santé. Traditionnellement dans les familles, si une jeune devait se marier, on l'excisait avant le mariage et on en profitait pour exciser toutes les jeunes filles de la famille.

Je ne suis jamais allée à l'école, mon père n'a pas voulu que j'y aille afin que je puisse rester aider à la maison. Je regrette de ne pas y être allée, surtout parce que je n'aime pas le travail au champ, c'est trop fatiguant, ça demande beaucoup d'effort. »

ORIGINAL/GRAPHIC/CO.
AUTHENTIC

6 décembre 2017. Région de Sikasso, Mali.

Maminata, 13 ans, attend une infirmière au centre de santé du village de Fama.

Maminata est enceinte de sept mois. C'est son avant-dernier rendez-vous avant de revenir au centre de santé pour accoucher.

« Un jour ma grand-mère s'est rendue compte que je n'avais plus mes règles, et m'a dit que j'étais enceinte. J'ai été surprise. Quand j'ai eu le rapport sexuel je ne savais pas que je pouvais tomber enceinte, c'est quelqu'un d'autre qui m'a informée de cela. Je ne suis jamais allé à l'école.

J'accepte la grossesse mais si c'était à refaire je ne le referais pas maintenant. On a couché ensemble qu'une fois et je suis tombée enceinte. On se connaissait d'avant mais on n'avait pas de relation intime.
Le père m'a demandée en mariage et j'ai accepté, cela me permettra d'être soutenue. Je suis contente de me marier, ça n'a pas été forcé. Je n'ai pas voulu être enceinte, mais je vais aimer mon bébé. »

8 décembre 2017. Bamako, Mali.

Un groupe de jeunes filles sur le chemin de l'école.

23 novembre 2017. Agboville, Côte d'Ivoire.

Ruth, 16 ans, étudie ses cours le soir chez elle au milieu du reste de sa famille. Ruth est en Terminale section Littéraire au Lycée d'Agboville. Elle vit avec sa grande sœur et ses neveux.

« Plus tard je voudrais être journaliste et faire des reportages pour la télévision. Pour cela il faut que je lise beaucoup, et que je regarde des reportages à la télévision. Si j'ai mon Bac je veux aller étudier les Lettres Modernes à Abidjan. J'aime particulièrement Charles Baudelaire et ce qu'il raconte dans ses œuvres. Dans le dernier livre que j'ai lu il parle de l'horloge, de la fuite du temps. Pour moi cela veut dire qu'au fur et à mesure que nous vivons, le temps passe et nous allons mourir ; il faut donc en profiter car le temps nous est imparti. »

24 novembre 2017. Abidjan, Côte d'Ivoire.

Tatiana, 17 ans, joue avec son téléphone pendant la sieste de son enfant Royann, qui a six mois.

« J'étais avec Oscar pendant trois ans quand nous allions faire l'amour pour la première fois. Je lui avais dit que je ne voulais que si on utilisait un préservatif, car c'est ce qu'on m'a appris à l'école. A cause de cela Oscar s'est fâché contre moi sur le coup, et je me suis sentie mal, comme si j'avais fait quelque chose de mal pour lequel je devais m'excuser. Alors la fois d'après, je n'ai rien dit, je ne voulais pas le décevoir à nouveau.

Tout a changé, désormais dès que je finis les cours, je ne traîne plus pour rentrer à la maison car je veux être auprès de mon bébé. Je me lève tous les jours vers 4h du matin pour faire mes devoirs et nourrir Royann. Puis je vais à l'école.

Etre une bonne mère c'est être présente auprès de ton enfant, toujours, et ne jamais l'abandonner. Parfois je me sens abandonnée par ma mère. Elle nous a quitté quand j'avais six ans, je ne ferai jamais ça. »

24 novembre 2017. Abidjan, Côte d'Ivoire.

Tatiana, 17 ans, en cours de mathématiques.

Tatiana est une jeune mère. Sa grossesse ne l'a pas éloignée de l'école pour autant.

« Quand le docteur m'a un jour annoncé que j'étais enceinte, c'était comme si mon cœur s'est arrêté. Après avoir manqué les cours pendant une semaine, un jour mes amies sont venues me voir pour me dire qu'elles m'aideraient afin que je ne manque pas les examens. Je savais que si je ne revenais pas à l'école, je n'aurais plus d'espoirs, je ne serais jamais capable de faire quoi que ce soit de ma vie.

Plus tard, je voudrais être docteur. Mon père dit que ce serait une bonne chose pour toute la famille si je devenais médecin. »

24 novembre 2017. Abidjan, Côte d'Ivoire.

Mariam, 22 ans, et sa fille Zara.

« Quand j'ai dit à mon petit ami de l'époque que j'étais enceinte il m'a répondu qu'il ne pourrait pas l'assumer. J'étais contrariée et triste, mais pas vraiment surprise je crois. Il voulait que j'avorte mais c'était impossible. Je ne connais personne qui a déjà avorté. C'est interdit ici et personne n'en parle.

J'aurais voulu devenir pharmacienne avant, je suppose que je voulais juste aider les gens. Si j'étais restée à l'école, j'aurais peut-être pu obtenir un travail de secrétaire ou faire une formation professionnelle. J'avais des options au moins et j'aurais pu aujourd'hui mieux prendre soin de ma fille. Mais à ce moment-là, je pensais que les gens se moqueraient de moi si je retournais à l'école. »

21 novembre 2017. Abidjan, Côte d'Ivoire.

Patrick (le nom a été changé), 17 ans, vient au centre de santé de son quartier pour récupérer son traitement. Patrick vit normalement comme tous ses amis, à un secret près : il est porteur du VIH depuis sa naissance.

« Cela fait deux ans maintenant que mon père est décédé. Ce n'est qu'à sa mort qu'on a appris qu'il avait le virus du sida. C'est comme ça que j'ai appris que c'était probablement lui qui me l'avait transmis à ma naissance. A moins que ce soit Dieu, personne ne peut dire. Ma mère m'a alors avoué qu'elle était aussi positive afin que je ne me sente pas seul dans cette épreuve. Elle est la seule à connaître ma condition dans la famille.

Je n'ai jamais parlé de ma maladie à personne. Pas même mon meilleur ami, car je ne sais pas ce qu'il a au fond de son cœur. J'aimerais lui dire, partager ce secret pesant, mais j'ai peur de sa réaction et qu'il me fuit. Je préfère ainsi garder ma maladie secrète, car lorsque les gens apprennent une telle nouvelle, ils finissent par te fuir. Tant que je ne blesse personne, je ne fais pas de mal.

Un jour je deviendrai gendarme. J'ai toujours voulu faire ça depuis que je suis tout petit. Cela m'apportera le respect des autres, et plus personne ne me négligera. »

23 novembre 2017. Agboville, Côte d'Ivoire.

Koncé, 18 ans, prépare le déjeuner pour ses colocataires. Il partage une habitation avec des camarades du lycée. Il est en 1ère D scientifique au Lycée d'Agboville.

« Mes parents habitent en brousse au campement, à Bokaoho, à 25km d'ici. Comme il n'y a pas de lycée là bas, j'ai dû venir habiter ici.
Je loue une chambre au mois que je partage avec trois amis, élèves comme moi dans le même lycée. Cela nous revient à 3100 francs (6 euros) par personne, et nous vivons ensemble depuis un an.

Je peux me prendre en charge grâce à ce que je gagne en travaillant aux champs durant les vacances. Avec ce travail, je paie l'école, entre 50 et 60 mille francs (90 euros), ainsi que ma nourriture. »

23 novembre 2017. Agboville, Côte d'Ivoire.

Koncé discute football avec ses colocataires dans leur chambre après les cours.

« Avant mes parents m'aidaient pour s'occuper de moi, du logement, mais lorsqu'ils ont appris que j'avais mis enceinte une fille, ils ont arrêté.

Du moins, ils ne m'aident plus avec la même intensité, car ce sont eux désormais qui doivent aider l'enfant et sa maman financièrement.

Ma petite amie, Kanbire Angel, a arrêté l'école depuis qu'elle est tombée enceinte. On était ensemble depuis 2 ans déjà. Au début, lorsqu'elle m'a informé être enceinte, j'ai cru à une blague, mais un jour j'ai demandé à l'accompagner à l'hôpital, et le docteur a bien confirmé sa grossesse. J'avais peur, surtout de la réaction de mes parents. »

23 novembre 2017. Agboville, Côte d'Ivoire.

Des étudiants attendent le bus devant le Lycée Moderne d'Agboville.

23 novembre 2017. Agboville, Côte d'Ivoire.

Des étudiants plaisantent autour d’un smartphone, après les cours en face du collège-lycée.

adidas

TOUT-PUISSANT

14 décembre 2017. Dubreka, Guinée.

Mohamed, 19 ans, couds un filet de pêche au port.

Mohamed est pêcheur. Il passe ses journées en mer à pêcher, ou sur terre à rafistoler les filets avec d'autres pêcheurs afin de subvenir à ses besoins.

« J'allais souvent au port pour voir mes amis quand un jour j'ai décidé dJ'allais souvent au port pour voir mes amis quand un jour j'ai décidé de sortir en mer avec eux. J'ai vu qu'on pouvait gagner de l'argent facilement et alors j'y ai pris goût et j'ai arrêté l'école pour continuer la pêche. Cela fait maintenant 5 ans que je suis pêcheur. Mon père n'était pas content au début, il ne voulait pas que je devienne pêcheur comme lui, mais il a fini par accepter car il n'arrivait pas à joindre les deux bouts.

En moyenne, je peux gagner entre 200 à 300 mille francs guinéens (entre 20 et 30 euros) par pêche, mais après les dépenses pour la famille, il ne me reste que 30 à 50 mille francs (3 à 5 euros) pour moi-même, pour subvenir à mes propres besoins : mon petit-déjeuner du matin, mon diner le soir, parfois pour prêter aussi aux amis, ou encore pour mes besoins vestimentaires. Je joue au foot quand je ne suis pas en mer alors j'essaie aussi d'économiser pour pouvoir m'acheter des chaussures pour jouer. »

CHUNYAN

11 décembre 2017. Conakry, Guinée.

Une jeune fille passe devant le centre pour jeunes du quartier de Kaloum.

Ce centre accueille les jeunes qui cherchent des informations et des conseils sur la santé sexuelle. Le centre permet également de faire des dépistages du VIH.

BlueEcoute
blueline
Guinée
AGBEF
La communication pour le changement
Orientation sur la santé sexuelle et reprod
L'accès à la contraception
Le conseil et le dépistage précoces des IST e
La distribution des préservatifs
Les violences basées sur le genre

15 décembre 2017. Conkary, Guinée.

Habybatou, 16 ans, distribue des préservatifs durant une séance de sensibilisation de groupe avec des jeunes du quartier de Kaloum. Habybatou est paire éducatrice. En dehors de l'école elle est volontaire auprès du centre des jeunes pour sensibiliser les jeunes de son âge sur les questions de santé sexuelle .

« On mobilise les jeunes pour qu'ils viennent au centre, ou bien on va les trouver directement là où ils sont dans les quartiers.
J'aime beaucoup donner des conseils, je me dis que je suis utile à quelque chose.

Ce centre c'est le seul endroit où je peux me sentir moi-même. Ici je parle à des jeunes qui sont comme moi, ça me fait du bien. »

11 Décembre 2017. Conakry, Guinée.

Habybatou danse avec un autre pair éducateur, au centre pour jeunes de Kaloum.

« Mon père nous a abandonnées quand ma mère était enceinte de 6 mois, et je ne veux pas que ça m'arrive. Elle a consacré sa vie à s'assurer qu'on vivait bien… J'ai l'impression que tous les garçons sont comme ça du coup.

Je flirte un peu parfois avec les garçons mais je n'ai pas de petit copain, je n'ai jamais voulu, même si l'amour n'est pas loin. Un jour peut-être, on verra… »

Sortie de
secours
EXTINCTEUR

15 décembre 2017. Conkary, Guinée.

En fin de journée Habybatou s'isole pour écrire ce qu'elle a sur le cœur dans son journal. Aujourd'hui elle a passé l'après-midi à travailler pour vendre des téléphones portables, alors avec ce qu'elle a gagné elle s'offre une glace, comme pour adoucir le quotidien.

«Après le Bac je veux aller à l'université continuer mes études. Je voudrais travailler dans une banque comme informaticienne, ou comme comptable. C'est mon plus grand rêve, ce que j'ai toujours voulu faire.

Avoir de l'argent, un mari et des enfants. Je n'ai jamais trop pensé à l'homme idéal, mais je dirais que c'est un homme qui respecte sa femme telle qu'elle est, prend soin d'elle, lui donne de l'amour et ne l'abandonne pas. »

Happy
Bel

15 décembre 2017. Conakry, Guinée.

En parallèle de ses études, Hadja, 18 ans, est engagée dans la vie associative dans la protection des enfants et des femmes. Après la Terminale, elle veut aller à l'université et aimerait travailler plus tard dans les institutions internationales en charge des Droits de l'Homme. Elle pourra ainsi continuer son combat et son engagement actuel en tant que Présidente du Parlement des Enfants de la Guinée.

« Mon père a eu une enfance terrible, il a grandi dans la rue, ça m'a marquée. C'est son histoire qui m'a influencée et m'a boostée pour m'engager auprès des enfants et à prioriser l'école. »

Photo suivrante : Hadja sensibilise le matin, avant le début des cours, les élèves de son école sur les violences faites aux femmes et l'importance de dénoncer un viol si quelqu'un en est témoin.

13 décembre 2017. Conakry, Guinée.

Hadja s'entretient avec Maïmouna qui s'est faite abusée sexuellement, et sa mère, dans un café du quartier de Kaloum. En tant que fondatrice du Club des jeunes filles, une association permettant de créer un cadre de concertation sur tous les problèmes rencontrés par les jeunes filles, elle recueille des informations afin d'aller plaider le cas auprès des autorités.

Après avoir été retenu par la police en garde à vue pour un autre délit, l'agresseur de Maïmouna a pourtant été relâché par la police, malgré les accusations de viol pesant sur lui. Depuis il a disparu. La mère de Maïmouna est donc rentrée en contact avec l'organisation d'Hadja afin de plaider son cas auprès des autorités à Conakry.

13 décembre 2017. Conakry, Guinée.

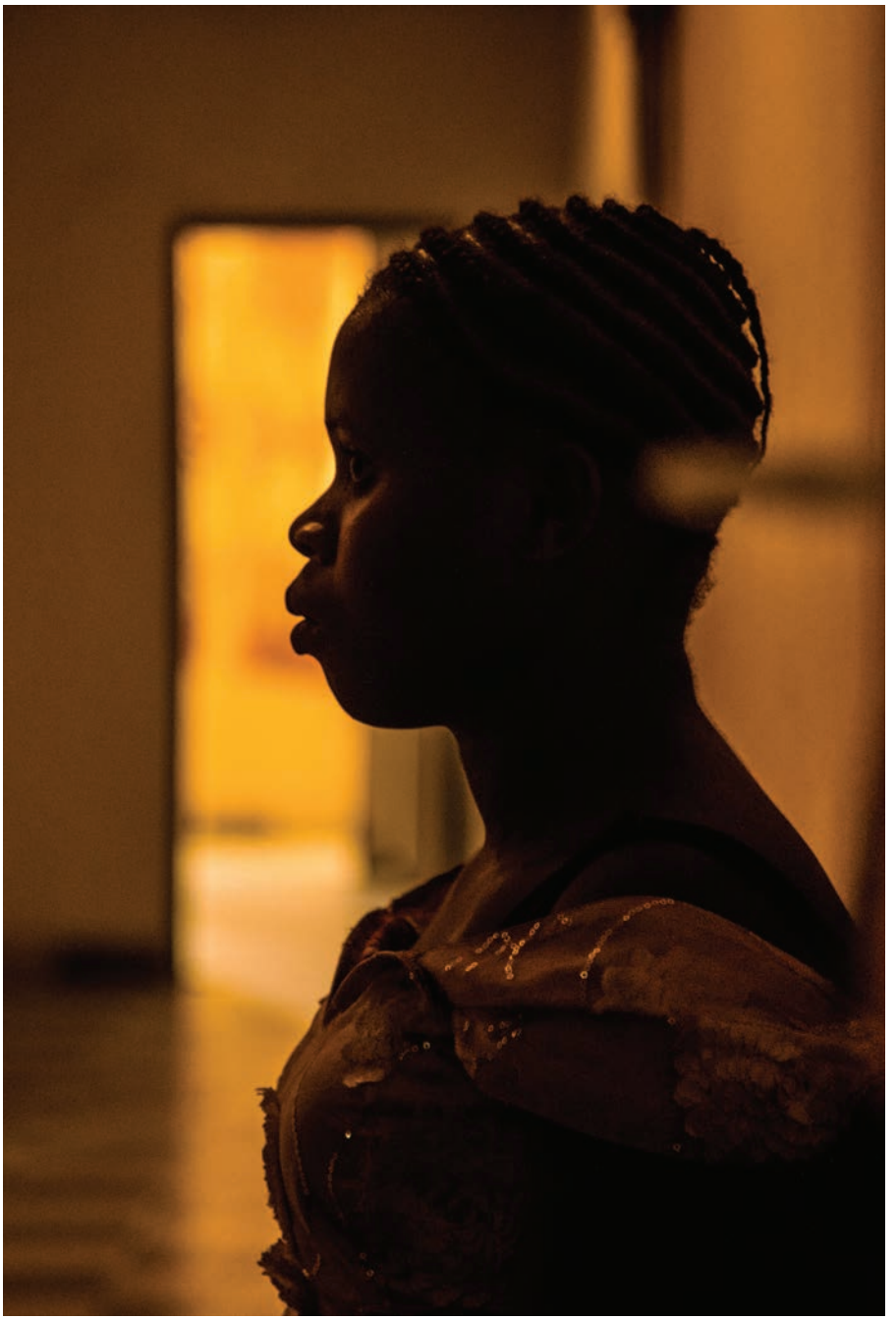
Maïmouna, 14 ans, attend son rendez vous médical dans un centre de santé.

« Je ne suis jamais allée à l'école car mes parents pensaient que ma place était à la maison. Je voulais étudier mais mes parents n'ont jamais compris cela, d'après eux j'avais une lourde tâche ménagère et aux champs à assumer. Aujourd'hui je suis couturière.

Lansana, un jeune homme du quartier, et moi ne faisions que nous saluer et de temps en temps il venait me taquiner pendant mon travail. Un jour, il est venu me trouver à l'atelier tandis j'étais sur le point de repasser des habits. Il m'a poussée et je suis tombée sur le lit. Lorsque j'ai crié, il m'a frappée et m'a attrapée par le cou. Je ne pouvais plus bouger. Soudain, une amie est entrée et je lui ai demandé d'appeler à l'aide pour moi. Malheureusement, elle n'a vu personne. Je portais une jupe longue et un t-shirt, le jeune a profité pour déchirer mes sous-vêtements, et il a abusé de moi. Je lui hurlais de me laisser et criais au secours, mais personne n'est venu..

Je me sens mal après cet incident, j'ai mal partout, j'ai honte dans mon quartier car je suis pointée du doigt. J'ai honte aussi vis-à-vis de mes amis car cet homme m'a fait perdre ma virginité. Je suis inquiète à l'idée que peut-être je n'aurai jamais d'époux.

Un jour j'aimerais ouvrir un grand atelier et, à mon tour, aider d'autres jeunes filles à apprendre ce métier. Mon rêve c'est d'être comme toutes ces femmes qui le matin se lèvent tôt pour aller au boulot. »



12 décembre 2017. Conakry, Guinée.

12 décembre 2017. Conkary, Guinée.

Fanta, 18 ans, coud un napperon dans le salon de la maison familiale. Fanta est handicapée depuis son tout jeune âge suite à un accident. Lassée des moqueries de ses camarades à l'école elle a fini par arrêter les études.

« A l'âge de 5 ans, j'ai été percutée par une voiture en traversant la route. J'accompagnais une amie au marché je me souviens. A l'hôpital, le docteur a dit que la plaie s'était développée, et qu'il fallait m'amputer sinon je risquais de mourir. Le lendemain je me suis réveillée avec une seule jambe. Je demandais tout le temps à ma grand-mère quand est-ce que l'on allait me remettre mon pied. Moi je ne comprenais pas ce qui se passait, je n'avais que 5 ans, j'étais une enfant. Je pensais que les jambes c'était comme les dents, que ça repoussait.

A l'âge de 10 ans, les amis se moquaient de moi parce que je n'avais qu'un pied. Je rentrais tous les jours en pleurs à la maison. A cause de cette stigmatisation insupportable j'ai fini par arrêter l'école à l'âge de 11 ans. Aujourd'hui, quand je vois ceux qui ont fini l'école, comment ils parlent bien français, je le regrette. »

12 décembre 2017. Conkary, Guinée.

Face au désespoir de sa fille qui ne sortait plus de la maison, son père a trouvé une association locale venant en aide aux handicapés.

« Le 1er jour où je suis allée à l'association a été comme un déclic. J'ai toujours pensé que les handicapés ne pouvaient rien faire de leur vie, qu'il fallait rester caché à la maison. En voyant ces gens sans jambe ou sans main qui faisaient l'école d'alphabétisation, de la couture, des chaussures, ça m'a donné espoir. Je me suis dit que moi aussi je pouvais faire quelque chose de ma vie. C'est là que j'appris à faire de la couture.

Désormais des gens me commandent des habits, et je tricote de la maison, à la main. C'est important de maîtriser un travail. Un jour, j'ouvrirai mon propre atelier. »

GREEN
SPORTING

13 décembre 2017. Conkary, Guinée.

Abdullaye, 16 ans, touche à tous les instruments à disposition au centre Tyabalah. Ce centre réinsère des jeunes des rues ou orphelins par l'alphabétisation et la musique. Un jour Abdullaye voudrait à son tour devenir animateur au centre afin d'apprendre aux enfants à jouer de la musique.

« J'ai été à l'école jusqu'à mes 10 ans, puis j'ai arrêté l'école. J'ai continué plus tard à m'alphabétiser ici, en même temps que j'apprenais la musique.

Quand je joue de la flûte, je me rappelle de Mamadi Masari, un artiste de Ballet africain. Je veux être comme lui. J'aimais bien l'école, mais j'aime la musique encore plus. Quand je joue, même si je suis fâché avec quelqu'un, la colère s'en va. En fait, je n'aime pas être en colère. Quand je serai adulte, je veux aussi éduquer les enfants et leur apprendre la musique, comme avec les jeunes du centre. C'est ça mon rêve. »

13 décembre 2017. Conkary, Guinée.

Fatoumata Soumah, 16 ans, joue de la kora dans un centre pour jeune.

« Avant je travaillais au marché avec ma mère, je vendais des mangues, je n'allais pas à l'école. Cela fait 7 ans que je fais de la musique, je joue de tous les instruments qui sont là : doundoun, kora, ngoni, flûte, bölö, etc. J'aime chanter et jouer des instruments : quand je joue de la musique je me sens à l'aise et j'aimerais être une grande artiste du monde incha'allah. »

15 décembre 2017. Conkary, Guinée.

Centre Jeune de Dubreka.

AGBOVILLE

24 heures en Afrique de l'Ouest

Dans le quotidien des adolescent-e-s et jeunes

Entre octobre et décembre 2017, le photographe Vincent Tremeau est parti à la rencontre d'adolescent(e)s et de jeunes âgés de 13 à 24 ans au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Mali et en Guinée. Ils nous livrent leur quotidien, rythmé par les défis auxquels ils sont chacun confrontés, le regard toujours tourné vers l'avenir.

L'UNFPA avec le soutien des Fonds Français Muskoka œuvre depuis 7 années en faveur de la santé sexuelle et reproductive des adolescents et jeunes dans 8 pays de la région.

www.ffmuskoka.org

FOND DES NATIONS UNIES POUR LA POPULATION
BUREAU RÉGIONAL POUR L'AFRIQUE DE L'OUEST ET DU CENTRE

ROUTE DU KING FAHD PALACE,
ALMADIES – PO BOX 21090 DAKAR
WWW.UNFPA.ORG // WCARO.UNFPA.ORG
@UNFPA_WCARO